Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

9 | 2009

Varia

***L'Hispania aeterna* de Ramón Menéndez Pidal. Histoire et Antiquité dans la pensée pidaliennne**

Grégory Reimond

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/593>

DOI : 10.4000/anabases.593

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 147-172

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Grégory Reimond, « *L'Hispania aeterna* de Ramón Menéndez Pidal. Histoire et Antiquité dans la pensée pidaliennne », *Anabases* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 21 octobre 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/593> ; DOI : 10.4000/anabases.593

L' *Hispania aeterna* de Ramón Menéndez Pidal Histoire et Antiquité dans la pensée pidaliennne

GRÉGORY REIMOND

INVITER LES LECTEURS d' *Anabases* à découvrir le regard que don Ramón Menéndez Pidal (1869-1968)¹ portait sur l'Antiquité hispanique nécessite au préalable sinon une justification, du moins une explication : avant d'être historien, don Ramón est un philologue dont la notoriété comme celle de son école, a très vite dépassé les frontières de l'Espagne. Ce sont ses études philologiques et linguistiques qui l'entraînent sur le terrain historiographique. Son œuvre, marquée par la longévité, l'unité et la continuité², se résume à une fuite en avant à la recherche d'un savoir absolu, total et complet³. Mais si le philo-

¹ Cf. J. PÉREZ VILLANUEVA, *Ramón Menéndez Pidal. Su vida y su tiempo*, Madrid, 1991 ; J.I. PÉREZ PASCUAL, *Ramón Menéndez Pidal. Ciencia y pasión*, Valladolid, 1998 ; F. RODRÍGUEZ MEDIANO, *Humanismo y progreso. Pidal, Gómez-Moreno, Asín. Romances, monumentos y arabismo*, Madrid, 2002.

² Mort presque centenaire en 1968, ses premiers travaux sont publiés dans la décennie 1890. Suite à un accident cérébral survenu en mars 1965, alors qu'il vient de présider une session de la *Comisión del diccionario* de l'Académie royale espagnole, son activité se ralentit considérablement. Mais jusqu'à cette date, Menéndez Pidal approfondit ses travaux, tout en prenant part aux polémiques qui agitent le monde des philologues et des linguistes. Plusieurs témoignages soulignent le souci constant qui le préoccupe : vivre assez longtemps pour achever l'essentiel de son œuvre. Cf. G. DIEGO, "Don Ramón, en espíritu", *Mundo hispánico*, 251, février 1969. D'autre part, la constante révision et actualisation de ses théories, grâce à de fréquentes rééditions de ses textes, témoigne de sa capacité à l'autocritique, tout en renforçant l'unité et la continuité de son œuvre. Cf. M. BATAILLON, "Nécrologie. Don Ramón Menéndez Pidal (1869-1968)", *Bulletin hispanique*, LXXI (1969), p. 441 et 450.

³ Chaque étude appelant de nouvelles recherches, don Ramón évoque lui-même, dans une note manuscrite non datée, cette fuite en avant, cette course constante vers un savoir toujours plus

logue spécialiste de l'épopée, de la chanson de geste et des romances se fait historien par nécessité, il est avant tout médiéviste. Et lorsqu'une curiosité renouvelée le pousse à porter son regard au-delà du Moyen Âge, elle l'entraîne vers la Renaissance espagnole, non vers l'Histoire ancienne. Affirmons donc sans détour que les études de Ramón Menéndez Pidal sur l'Antiquité occupent une place très secondaire dans son œuvre.

Deux essais ont retenu notre attention : *El imperio romano y su provincia* (1935) et *Los españoles en la historia. Cimas y depresiones en la curva de su vida política* (1947), prologues des tomes II et I – la publication malmène la chronologie – de l'*Historia de España* publiée chez Espasa-Calpe sous la direction de don Ramón⁴. Officiellement né en 1927 (le contrat avec la maison d'édition est signé le 23 mars), ce projet est longuement préparé. Lorsque paraît le volume *España romana* (1935), le savant a soixante six ans : le prologue, conçu comme une synthèse du devenir historique des provinces hispaniques au sein de l'Empire romain, est une œuvre de la maturité. De même pour celui de 1947, plus ambitieux puisque figurant en tête de la collection, il offre au lecteur une vision panoramique de l'ensemble de l'histoire espagnole, depuis l'Antiquité jusqu'au xx^e siècle, reprenant une tradition inaugurée par l'historien Modesto Lafuente en 1850⁵. Prologues d'une histoire qui se veut encyclopédique, les essais pidaliens n'en

complet. Le document est cité dans P. GARCÍA ISASTI, *La España metafísica. Lectura crítica del pensamiento de Ramón Menéndez Pidal (1891-1936)*, Bilbao, 2004, p. 10-11.

⁴ Cf. "El imperio romano y su provincia", in R. Menéndez Pidal (dir.), *Historia de España*, t. II, *España romana*, Madrid, 1935, p. IX-XLIII, et "Los españoles en la historia. Cimas y depresiones en la curva de su vida política", in *Historia de España*, t. I, *España prehistórica*, Madrid, 1947, p. IX-CIII. À ce court *corpus* peut être ajouté le prologue "Universalismo y nacionalismo. Romanos y germanos", in *Historia de España*, t. III, *España visigoda (414-711 de J.C.)*, Madrid, 1940, p. VII-LV (nous y renverrons le lecteur sans en proposer une étude approfondie).

L'édition de cette monumentale histoire de l'Espagne s'est poursuivie à partir de 1975 sous la direction de l'historien José María Jover Zamora. Constituée de 42 tomes et 65 volumes, l'œuvre a mobilisé plus de 400 spécialistes espagnols et étrangers ; le dernier volume a paru en 2004. Signalons qu'en dehors des deux volumes dans lesquels apparaissent les prologues que nous nous proposons d'étudier, ont paru *España protohistórica* en 1952 et *España prerromana* en 1954. Cf. J. M. JOVER ZAMORA, "Menéndez Pidal y la historiografía española de su tiempo", in *El legado cultural de España al siglo XXI*, vol. 1, *Pensamiento, historia y ciencia*, Barcelona, 1992, p. 45-103.

⁵ Cf. M. LAFUENTE, *Historia general de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días*, t. I, "Discurso preliminar", Madrid, 1850, p. 1-282. Ce texte a récemment fait l'objet d'une réédition précédée d'une étude critique de la vie et de l'œuvre de son auteur (éd. J.-S. Pérez Garzón, Pamplona, 2002).

Il est légitime de considérer que la tradition ouverte par l'historien libéral espagnol par excellence se poursuivra jusqu'en 1947 avec Menéndez Pidal. Cette filiation a été étudiée par B. PELLISTRANDI, "Reflexiones sobre la escritura de la historia de la nación española. Los discursos preliminares de las *Historias generales de España* desde Modesto Lafuente (1850) hasta Ramón Menéndez Pidal (1947)", in O. Gorsse, F. Serralta (éd.), *El Siglo de Oro en escena. Homenaje a Marc Vitse*, Toulouse, 2006, p. 747-757.

forment pas moins un ensemble unitaire et cohérent, et feront plus tard l'objet de rééditions et de traductions⁶.

1. Le nouveau historiographique

La vaste entreprise dont il vient d'être question s'inscrit dans un contexte bien particulier, celui du nouveau scientifique caractéristique de l'Âge d'argent (*Edad de plata*) de la culture espagnole, qui s'achève brusquement avec le déclenchement de la Guerre civile (1936-1939) et la mise en place de la dictature nationale-catholique (1939-1975)⁷. Les problématiques propres à cette période de l'histoire espagnole sont d'ailleurs omniprésentes dans l'œuvre pidaliennne.

À la fin du XIX^e siècle, les intellectuels espagnols proches de l'Institution libre d'enseignement (un centre éducatif pionnier fondé en 1876 en marge d'un système public immobiliste et archaïque) voient en leur nation un pays décadent, en proie à la sclérose, sentiment que vient confirmer l'humiliante défaite de 1898 face aux États-Unis. Suite au traité de Paris, la monarchie hispanique perd Cuba, Porto Rico et les Philippines, ne conservant de son immense Empire colonial que quelques territoires en Afrique du nord. L'événement révèle une crise morale et identitaire profonde, semblable à celle que traverse la France après la défaite de Sedan en 1870 : l'Espagne n'est plus qu'une puissance secondaire sur la scène européenne, tandis que son poids sur l'échiquier mondial est presque inexistant. Rejetant l'attitude passiste et le repli défensif des milieux les plus traditionalistes, la « génération de 98 » prétend ouvrir la voie à un nouveau. La volonté de moderniser le monde scientifique et le système éducatif sont au cœur des débats. L'histoire se voit confier une fonction bien précise : permettre aux Espagnols de regarder leur passé avec fierté et sérénité, sans nostalgie, sans complaisance, sans le magnifier pour mieux cacher l'inquiétude ambiante. Une sereine introspection permettrait à la nation de relever les défis qui se présentent à elle, d'innover et de s'engager dans un profond mouvement réformateur, tout en préservant la véritable tradition espagnole. Cette fonction sociale attribuée à l'histoire se nourrit d'une idée couramment admise par les milieux politiques et intellectuels : l'Espagne s'est inclinée devant les États-Unis non en raison d'un manque de courage ou uniquement parce qu'elle était militairement plus faible ; c'est son infériorité dans les domaines éducatif, technique et scientifique qui est en cause : « *Se nos ha vencido en el laboratorio y en las*

⁶ Cf. *España y su historia*, 2 vol., Madrid, 1957 ; *Los españoles en la historia*, éd. Diego Catalán, Madrid, 1982 ; *The Spaniards in their history*, trad. W. Starkie, London, 1950.

⁷ Le devenir de l'archéologie espagnole après 1939 a constitué l'un des axes de nos recherches de deuxième année de Master. Dirigées par Corinne Bonnet, elles ont abouti à la rédaction d'un mémoire soutenu en juin 2007 à l'Université Toulouse II Le Mirail : *L'archéologie espagnole dans ses institutions (1907-1955). Histoire d'une discipline entre Tradition, Réaction et modernité*.

oficinas, pero no en el mar o en la tierra », affirme le député Eduardo Vicenti devant le Parlement⁸. Pour les partisans de ce régénérationisme, les milieux ultra-conservateurs se fourvoient en entretenant un regard passéiste sur l'histoire : il ne peut conduire qu'à l'immobilisme, l'intégrisme et le repli national. C'est le sens à donner à la formule de Joaquín Costa qui recommande de fermer à double tour le sépulcre du Cid⁹. Miguel de Unamuno met en garde ses compatriotes :

Es cierto que los que van de cara al sol están expuestos a que los ciegue éste ; pero los que caminan de espaldas por no perder de vista su sombra, de miedo de perderse en el camino, ¡ creen que la sombra guía el cuerpo !, están expuestos a tropezar y caer de bruces¹⁰.

À l'aube du ^{xx}e siècle, tandis que se répand cet esprit réformateur, le pays s'engage dans un profond mouvement de rénovation. Dans les domaines éducatif, culturel et scientifique, une première étape est franchie avec la création – tardive – du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts (1900). La fondation de la *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas* (JAE) vient couronner cette politique (1907)¹¹. Il s'agit d'un organisme public, dépendant directement du ministère de l'Instruction publique, mais bénéficiant d'une très large autonomie. Il a pour objectif de coordonner l'ensemble de la recherche scientifique, à travers des centres spécialisés, et d'envoyer à l'étranger les figures prometteuses de la science espagnole, grâce à une ambitieuse politique de bourses d'études : les pères fondateurs sont convaincus qu'en favorisant les contacts entre les jeunes diplômés et les maîtres de la recherche européenne ils feront entrer en Espagne un nouvel esprit, moderne et dynamique, qui permettra de régénérer le pays et de lui faire surmonter la crise morale qu'il traverse¹². « *Fue grande el alma castellana, dit encore Unamuno, cuando se abrió a los cuatro vientos y se derramó por el mundo ; luego cerró sus valvas y aún no hemos despertado [...] España está por descubrir, y sólo la descubrirán españoles europeizados*¹³. » Les maîtres d'œuvre

⁸ Cité dans J.M. SÁNCHEZ RON, "La Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas ochenta años después", in J.M. Sánchez Ron (coord.), *1907-1987. La Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas. 80 años después*, vol. 1, Madrid, 1988, p. 3.

⁹ J. COSTA, *La crisis política de España : doble llave al sepulcro del Cid*, Madrid, 1916.

¹⁰ M. de UNAMUNO, *En torno al casticismo*, éd. J.-C. Rabaté, Madrid, 2005, p. 135.

¹¹ Le nom espagnol de cette institution est généralement conservé. Une traduction possible : « Conseil des études avancées et de la recherche scientifique ».

¹² Cf. J. M. SÁNCHEZ RON, *op. cit.* ; F. LAPORTA *et alii*, "Los orígenes culturales de la Junta para ampliación de estudios", *Arbor*, 493 (1987), p. 17-87, la deuxième partie de cette étude se trouvant, sous le même titre, dans *Arbor*, 499-500 (1987), p. 9-137. Enfin, publié à l'occasion du centenaire de l'institution, M. Á. PUIG-SAMPER (éd.), *Tiempos de investigación. JAE – CSIC, cien años de ciencia en España*, Madrid, 2007.

¹³ M. de UNAMUNO, *op. cit.*, p. 263.

de la révolution scientifique qui s'opère dans les années 1910 s'en sont souvenus : si l'Espagne est le problème, l'Europe sera la solution (José Ortega y Gasset)¹⁴.

Parmi les instituts spécialisés qui émergent au sein de la JAE figure le Centre d'études historiques (CEH), créé à Madrid en 1910¹⁵. En réalité, l'histoire est loin d'être la seule discipline cultivée entre ses murs, l'expression « études historiques » recouvrant une réalité difficile à définir : philologie, histoire de l'art, archéologie, histoire du droit, études islamiques, philosophie, etc., toutes ces branches du savoir des sciences humaines s'y côtoient, chacune disposant d'une section dirigée par un spécialiste jouissant de la meilleure autorité. Dès 1910, le séminaire de philologie est placé sous la responsabilité de Ramón Menéndez Pidal, dont la renommée est déjà bien établie : titulaire de la chaire de littérature romane à l'Université centrale de Madrid (1899-1935), il est reçu à l'Académie royale espagnole dès 1903, corporation qu'il dirige à deux reprises (entre 1926-1938 et 1947-1968). En 1912, c'est l'Académie royale d'histoire qui lui ouvre ses portes. Bientôt, il prend la direction de l'ensemble du CEH (1915), à l'intérieur duquel il réunit de nombreux disciples, et parvient à former une véritable école philologico-historique¹⁶.

Les maîtres des lieux élaborent un programme ambitieux puisqu'ils se donnent pour objectif l'étude des sources, des monuments, des traditions, du folklore, de la langue espagnole, etc., autrement dit de tout ce qui est susceptible d'approfondir la connaissance de l'*historia patria* et de sa civilisation¹⁷. La démarche est volontairement pluridisciplinaire, les travaux individuels côtoyant les grandes entreprises collectives. Le but ultime que se fixe l'institut est l'élaboration d'une histoire nationale qui ferait la synthèse de la tradition historiographique nationaliste du siècle précédent, de la « *Kulturgeschichte* » qui invite l'historien à dépasser le cadre étroit de l'histoire politique

¹⁴ De fait, la plupart des archéologues et des philologues qui sont formés au CEH sont envoyés à l'étranger pour parachever leur formation. L'Allemagne est la destination favorite des antiquisants. Cf. M. DÍAZ-ANDREU, "Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta de ampliación de estudios: Bosch Gimpera", *Madrider Mitteilungen*, 36 (1995), p. 79-89, et "Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas", *Madrider Mitteilungen*, 37 (1996), p. 207-224.

¹⁵ Cf. J. M. LÓPEZ SÁNCHEZ, *Heterodoxos españoles. El Centro de estudios históricos, 1910-1936*, Madrid, 2006 (le lecteur y trouvera une bibliographie détaillée).

¹⁶ Cf. R. LAPESA, "Menéndez Pidal, creador de escuela: el Centro de estudios históricos", in *¡Alza la voz, pregonero! Homenaje a don Ramón Menéndez Pidal*, Madrid, 1979, p. 43-79; T. NAVARRO TOMÁS, "Don Ramón Menéndez Pidal en el Centro de estudios históricos", *Anuario de letras*, VII (1968-1969), p. 9-24; J. de M. CARRIAZO Y ARROQUIA, *El maestro Gómez-Moreno contado por él mismo*. Discurso leído el día 8 de mayo de 1977, en su recepción pública en la Real academia de la historia, y contestación del Excmo. Sr. D. Emilio García Gómez, Sevilla, 1977 (Gómez-Moreno dirige la section d'archéologie du CEH).

¹⁷ Cf. "Real decreto creando el Centro de estudios históricos", *Gaceta de Madrid*, 78, 19 mars 1910, p. 582-583 (notamment le préambule).

pour porter son regard vers le culturel et le social, et des apports méthodologiques de l'école française méthodique¹⁸, le tout cimenté par l'esprit régénérationniste. Le CEH produit ainsi un discours empreint de « nationalisme scientifique ».

S'il est vrai que l'*Historia de España Menéndez Pidal* est publiée par la maison d'édition Espasa-Calpe et non par le service des publications de la JAE, elle doit cependant être considérée comme l'une des réalisations les plus abouties du renouveau historiographique propre à la période 1910-1936 : les spécialistes qui collaborent à son écriture sont presque tous des membres distingués, des collaborateurs ou des savants proches du CEH et de la Commission pour la recherche paléontologique et préhistorique¹⁹ (CIPP), autre institut dépendant de la JAE. Concernant l'époque ancienne, les archéologues-antiquisants de l'École de Barcelone²⁰ sont partie prenante.

L'Espagne reste le principal objet des travaux du CEH, un « hispanocentrisme » que l'on retrouve naturellement dans l'*Historia de España*. Luis García de Valdeavellano, rendant un vibrant hommage au maître disparu devant l'Académie royale d'histoire en 1969, l'a bien compris :

Al impulso de don Ramón Menéndez Pidal, el Centro de estudios históricos llegó a ser en poco tiempo algo así como el hogar del más sereno y reflexivo patriotismo. Allí se buscaba con paciente afán, silenciosa y tenazmente, el auténtico ser histórico de la patria en su lenguaje, en su literatura, en sus viejos cantos y romances, en su arte y arqueología, en sus instituciones y su derecho, en sus costumbres, en su música popular. Y el alma de este afán era don Ramón, el gran maestro y el fervoroso y recatado patriota que acabamos de perder. [...] Se tenía la sensación de que allí estaba encerrado, para mejor conocerlo, el espíritu mismo de España. Porque si todo amor supone conocimiento, el esfuerzo de don Ramón y de los investigadores del Centro sólo se movía a un impulso que no era otro, en fin de cuentas, que el de conocer mejor a España para mejor amarla²¹.

¹⁸ Cf. B. PELLISTRANDI (éd.), *La historiografía francesa del siglo XX y su acogida en España*, Madrid, 2002.

¹⁹ Sur la CIPP : A. MOURE ROMANILLO, *Escritos sobre historiografía y patrimonio arqueológico*, Santander, 2006, p. 25-28 et 110-115 ; M. de la RASILLA VIVES, "La Comisión de investigaciones paleontológicas y prehistóricas (1912-1939) : algunas consideraciones sobre su andadura y su economía", in *Miscelánea en homenaje a Emiliano Aguirre*, vol. 4, *Arqueología*, Alcalá de Henares, 2004, p. 403-407.

²⁰ Cf. F. GRACIA ALONSO, "Pere Bosch Gimpera y la formación de l'Escola de Barcelona (1915-1939)", in J. Barberà Farras & J. García Roselló (éd.), *L'arqueologia a Catalunya durant la República i el franquisme (1931-1975)*. Actes de les jornades d'historiografia celebrades a Mataró els dies 24 i 25 d'octubre de 2002, Mataró, 2003, p. 31-91 ; F. GRACIA ALONSO & J. CORTADELLA, "La institucionalización de la arqueología en Cataluña : el Servei d'Investigacions Arqueològiques del Institut d'Estudis Catalans", in M. B. Deamos & J. Beltrán Fortes (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, 2007, p. 257-321.

²¹ L. G. de VALDEAVELLANO, "En la muerte de Don Ramón Menéndez Pidal (1869-1968)", in *Seis semblanzas de historiadores españoles*, Sevilla, 1978, p. 147 et 148.

Cultiver le « patriotisme », rechercher « l'Être historique de la patrie » et « l'esprit de l'Espagne ». Telle est la finalité des travaux de l'ensemble des sections du CEH. L'histoire qui s'écrit entre ses murs est bien celle d'une Espagne éternelle, « métaphysique²² », pourvue, selon un modèle essentialiste, d'un ensemble de caractères nationaux permanents destinés à différencier et à singulariser l'histoire des Espagnols, dont le destin est la réalisation et la défense de l'unité politique du pays. Un présupposé lourd de conséquences dans l'Espagne de la Restauration et de l'Entre-deux-guerres, alors que les nationalismes périphériques revendiquent chaque fois plus d'autonomie face à l'État central, tandis que la question régionaliste s'impose dans les débats publics²³.

Cette philosophie de l'histoire est omniprésente dans les essais pidaliens de 1935 et 1947. Aussi, avant d'entrer plus avant dans la présentation et l'analyse de ces textes, il nous semble nécessaire de la présenter, fût-ce brièvement.

2. Comment penser l'histoire? « Traditionalisme » et « état latent »

Menéndez Pidal n'a jamais publié aucun essai ou article sur sa philosophie de l'histoire. C'est au détour d'une phrase, d'un paragraphe ou d'un titre que celle-ci s'exprime. Il faut donc la reconstituer. Cependant, si l'historien a peu théorisé, le philologue a élaboré, tout au long de sa carrière, une série de notions devant lui permettre de mieux saisir les origines et le devenir à travers l'histoire des langues romanes, de l'épopée, des chansons de gestes et des romances. Il ne néglige jamais la dimension temporelle : à travers l'étude des grandes œuvres littéraires, c'est l'ensemble de la période dans laquelle elles s'inscrivent qu'il cherche à comprendre. Ainsi s'opère le glissement de la philologie à l'histoire²⁴. L'étude critique du *Cantar de mio Cid*²⁵ précède celle du personnage

²² P. GARCÍA ISASTI, *La España metafísica. Lectura crítica del pensamiento de Ramón Menéndez Pidal (1891-1936)*, Bilbao, 2004.

²³ La II^e République accordera un statut d'autonomie (« estatut ») à la Catalogne en 1931. S'il a toujours refusé de s'engager en politique (à la différence de certains de ses collègues du CEH), Ramón Menéndez Pidal est pourtant intervenu ponctuellement dans le débat public. Cf. P. GARCÍA ISASTI, « Ramón Menéndez Pidal: su intervención en el debate público (1902-1932) », *Historia y política: ideas, procesos y movimientos sociales*, 8 (2002), p. 117-141.

²⁴ À une critique à peine voilée de W. Kienast (« *ein glänzendes historisches Werk, geschrieben von einem Philologen* ») au sujet de son livre *La España del Cid* (Madrid, 1929), don Ramón réplique : « *Parece insinuarse una discrepancia entre el método de la filología y el de la historia. Yo empero no concibo que puedan establecerse discrepancias de criterio entre una y otra disciplina. Desde comienzos de la Edad moderna ; que sería de la historia sin la filología, y que sería de la filología moderna sin la historia?* ». Cf. « Filología e historia. De crítica cidiana », *Zeitschrift für romanische philologie*, LXIV (1944), p. 211.

²⁵ *Cantar de mio Cid: texto, gramática y vocabulario*, 3 vol., Madrid, 1908-1911.

historique²⁶, qui trouve elle-même son prolongement dans *La España del Cid*²⁷. Fruits d'une longue élaboration, maintes fois retouchées, ces notions ont été exposées par don Ramón à travers plusieurs écrits, jusqu'à en donner l'exposé le plus complet à la fin de sa fructueuse existence. La présentation de sa « théorie traditionaliste » (*tradicionalidad*) et de sa notion d'« état latent » nous contraint à aborder son œuvre de philologue et de linguiste, domaine dans lequel nos compétences sont très limitées. Qu'il s'agisse des développements théoriques de Menéndez Pidal, ou des textes critiques qui les discutent, les lecteurs disposent de plusieurs études dans lesquelles ses idées sont présentées avec une clarté que le profane appréciera²⁸.

Dès 1896, lorsque paraît *La leyenda de los Infantes de Lara*²⁹, Ramón Menéndez Pidal jette les fondements de ses théories. Partant du texte d'une chronique médiévale en prose, il parvient à restituer un poème, un *cantar de gesta*, dont la chronique s'est nourrie, postulant également l'historicité du *cantar*, inspiré de la réalité historique, et supposant l'existence d'un autre *cantar* plus ancien, non conservé, sans doute apparu à la même époque où se situe le récit. L'épopée hispanique, dont la postérité n'a conservé que peu de textes (par exemple, le *Cantar de mio Cid*), aurait ainsi puisé son inspiration dans l'actualité. Livrée à la tradition orale, elle se serait ensuite sans cesse renouvelée, de générations en générations, jusqu'à renaître à l'époque moderne à travers les romances et le théâtre du Siècle d'Or. Menéndez Pidal affirme ainsi le caractère « traditionnel » des *cantares*, c'est-à-dire leur origine lointaine et leur constant renouvellement et réélaboration à travers les siècles, grâce à un travail de refonte anonyme, occulté. Il s'oppose donc aux thèses « individualistes » incarnées notamment par le Français Joseph Bédier (1864-1938), pour qui les chansons de geste ne peuvent être que le fruit d'un art personnel et savant, réaffirmant le rôle moteur de l'auteur-artiste. C'est sur le terrain de la littérature épique que les deux écoles s'opposent fortement. Pour les traditionalistes, les chroniques médiévales fournissent des arguments permettant de croire à l'existence de nombreux poèmes héroïques, bien qu'ils n'aient laissé aucune trace écrite. L'explication est simple : aucun manuscrit n'est conservé, simplement parce que ces œuvres appartiennent à une tradition orale et n'ont jamais été mises par écrit. C'est précisément l'originalité de la littérature épique espagnole face à la tradition

²⁶ *El Cid en la historia*, Madrid, 1921.

²⁷ *La España del Cid*, Madrid, 1929.

²⁸ Cf. P. LE GENTIL, "La notion d'« état latent » et les derniers travaux de M. Ramón Menéndez Pidal", *Bulletin hispanique*, LV (1953), p. 113-148 ; "Le traditionalisme de don Ramón Menéndez Pidal (d'après un ouvrage récent)", *Bulletin hispanique*, LXI (1959), p. 183-214 ; J. M. JOVER ZAMORA, "Menéndez Pidal y la historiografía...", *op. cit.* ; J.A. MARAVALL, *Menéndez Pidal y la historia del pensamiento*, Madrid, 1960 ; P. GARCÍA ISASTI, *op. cit.* ; et R. MENÉNDEZ PIDAL, "El estado latente en la vida tradicional", *Revista de Occidente*, 2 (1963), p. 129-152 ; "Tradicionalidad en la literatura española", in *España y su historia*, *op. cit.*, p. 687-721.

²⁹ Madrid, 1896.

épique française. Cette dernière, très vite reprise par l'art érudit, voit s'affirmer précocement des auteurs dont le nom nous est parvenu, leurs œuvres, au caractère littéraire plus affirmé, s'étant plus volontiers transmises à la postérité. En revanche, en Espagne, le genre reste méprisé par les lettrés et se transmet oralement à travers les siècles sans laisser de traces écrites, avant de resurgir à l'époque moderne : alors, les thèmes, les héros et la geste qui formaient la matière des *cantares* réapparaissent dans les ballades et les romances, à l'image des Infants de Lara, du Cid, etc. Dans ces phénomènes de transmission, l'individu n'occupe pas la place prééminente que lui réservent Bédier et l'école individualiste. Sans nier le rôle créateur du poète, Menéndez Pidal insiste sur « l'anonymie » et la « collaboration successive et simultanée » qui, même si elles ne laissent aucune trace écrite pendant plusieurs siècles, ne signifient pourtant pas une disparition de toute activité : elle se trouve dans un « état latent ». Quelques exemples nous permettront de mieux comprendre l'utilisation qui est faite de ces notions. Laissons de côté l'épopée et passons aux phénomènes linguistiques³⁰.

Les langues romanes, dont le castillan, sont nées de l'évolution du latin vulgaire qui n'a pas laissé de traces écrites. Sensiblement différent du latin couramment manié par les clercs et les lettrés, les philologues ont été contraints de le reconstituer. Un problème essentiel pour Menéndez Pidal, dont les premiers travaux au sein du CEH consistent précisément à rechercher les origines de l'espagnol³¹. Rejetant l'idée d'une évolution brusque et rapide de la langue, il utilise la notion d'« état latent » pour défendre un modèle selon lequel plusieurs siècles sont nécessaires avant que ne s'impose un nouvel usage linguistique. Un exemple parmi d'autres, celui du passage de *f* à *h* en castillan, qui survient au XIV^e siècle (*fazer* devient *hazer*, *fambre*, *hambre*, etc.). Or les anciens peuples ibériques ignoraient le son *f* introduit par la romanisation dans la péninsule. Selon Menéndez Pidal, les Romains apprennent aux peuples ibériques à prononcer l'*f* qu'ils ignorent, mais cette innovation est ignorée des populations les moins romanisées qui tendent à prononcer ce *f* sous une forme aspirée ; le substrat ibérique se serait ainsi maintenu sous un état latent, à travers les siècles, avant que ne cesse la latence du phénomène, lorsque le *h* remplace le *f* dans les textes de la fin de l'époque médiévale. De la même manière, les patronymes en *-z*, *-az*, *-ez*, *-iz*, *-oz*, *-uz*, comme *Eñekoz*, *Eñekiz*, *Éñekez* etc., qui apparaissent dans les textes au IX^e siècle, se rattachent à une origine préromaine, transmis à travers les siècles sous une forme latente : Pidal les rapproche ainsi du patronyme *Ennekes* qui apparaît dans le bronze d'Áscoli, document épigraphique découvert en 1908, dans lequel Pompeius Strabo concède la citoyenneté romaine à des habitants de la région de l'Èbre. L'étude des langues primitives devient ainsi nécessaire pour mieux comprendre les origines de l'espagnol, Menéndez Pidal considérant toutefois ces travaux comme une simple introduction à l'histoire de la

³⁰ R. MENÉNDEZ PIDAL, « El estado latente... », *op. cit.*, p. 130-133.

³¹ *Orígenes del español. Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI*, Madrid, 1926.

langue³². Ce sera d'ailleurs le sort réservé à l'ensemble de l'Antiquité hispano-romaine, période introductive à une histoire nationale qui ne commence réellement qu'avec les Wisigoths et l'époque médiévale.

Nous retrouvons ces notions dans son œuvre historiographique. L'exemple des institutions juridiques des Goths nous semble particulièrement éclairant. À un droit wisigothique très romanisé, Menéndez Pidal oppose un droit traditionnel germanique qui se maintient durant plusieurs siècles sans apparaître dans les textes législatifs de la monarchie wisigothique, avant de réapparaître dans les *fueros* et les documents à partir du IX^e siècle. Plusieurs exemples concrets sont développés par l'auteur; nous n'y reviendrons pas³³.

La dialectique entre action individuelle et action collective est finalement au cœur de la théorie pidaliennne: quelle valeur donner à l'action des individus? Sans nier leur liberté, n'est-il pas préférable de les considérer comme une somme d'anonymes dominés par des phénomènes collectifs qui les dépassent? Jusqu'à quel point les hommes peuvent-ils agir sur les structures et les institutions sociales par leur action individuelle? Le « *tradicionalismo* » aboutit finalement à la formulation d'une « loi » historico-sociale que José Antonio Maravall résume ainsi: la rapidité de la propagation d'un changement social est inversement proportionnelle à la densité et à la taille du groupe dans lequel ce changement se propage³⁴. Dans le cas de l'histoire politique, le nombre d'acteurs étant restreint, des changements brusques peuvent se produire, et l'historien pourra aisément repérer l'action d'un individu. En revanche, dans le cas des coutumes, du langage, des mentalités etc., l'intervention de l'ensemble de la collectivité conduit nécessairement à des changements beaucoup plus lents, plus progressifs. L'individu ne s'efface pas devant le collectif, mais il sombre dans l'anonymat.

Quelles formes prennent ces catégories dans l'œuvre historiographique pidaliennne? Partisan d'un modèle essentialiste de l'histoire, dans lequel la nation est dotée de caractères, d'une psychologie et d'une personnalité qui lui sont propres³⁵, la véritable tradition hispanique consiste à agir en se conformant à cet héritage essentiel:

El pensamiento y la acción desarrollados en esa época [XVI^e et XVII^e siècle] son consustanciales con el genio hispano y han de tomarse como programa que España debe seguir en todo tiempo, si no quiere renunciar a su propia esencia; nuestro decaimiento procede de haber sido abandonada la dirección que marcaron esos siglos de oro³⁶.

³² *Toponimia prerrománica hispana*, Madrid, 1952, p. 5.

³³ "El estado latente...", *op. cit.*, p. 133-138, ainsi que "Universalismo...", *op. cit.*, p. XIV-XV et XXXII.

³⁴ J. A. MARAVALL, "Menéndez Pidal y la renovación...", *op. cit.*, p. 71.

³⁵ D'autres avant lui ont succombé à cette tentation essentialiste. Cf. R. ALTAMIRA, *Psicología del pueblo español*, Madrid, 1997 (1^{re} éd., 1902).

³⁶ R. MENÉNDEZ PIDAL, "Los españoles en la historia...", *op. cit.*, p. XCIV.

Éternels et permanents, les caractères hispaniques se transmettent à travers les siècles, ne survivant parfois que sous une forme latente, avant de resurgir à nouveau pour donner une nouvelle impulsion au cours de l'histoire nationale, qui n'est rien d'autre que la longue marche de l'Espagne vers l'unité. Un idéalisme qui se traduit concrètement par la mise en place d'une série d'analogies qui ponctuent le discours historique: c'est le même caractère essentiel qui pousse les Numantins à refuser la conquête romaine au II^e siècle avant notre ère, à reconquérir les territoires arrachés par les Musulmans en 711, ou à prendre les armes contre les troupes napoléoniennes en 1808. Quant aux héros du roman national, tels Viriathe, Trajan (originaire de Bétique), Récaredo, Isidore de Séville, le Cid Campeador, les Rois Catholiques, les *Conquistadores* de l'Empire hispanique, etc., leur action est en réalité soumise à la force supérieure des caractères essentiellement espagnols, qui les poussent à œuvrer pour l'ensemble de la collectivité.

La capacité de « l'esprit national » à resurgir ponctuellement après de longues périodes d'« état latent » (le « traditionalisme » historique), loin de conduire au fatalisme et à un passéisme nocif, ouvrent au contraire sur de nouvelles périodes d'innovation et de changements:

En cuanto al tradicionalismo simplemente tal, su grado mayor o menor no es una inequívoca piedra de toque para juzgar la aptitud vital de un pueblo. Un pueblo puede ser muy tradicionalista y muy evolutivo a la vez [...]. En lo mismo que se conserve del pasado puede infiltrarse honda novedad y adelanto, mientras lo que se innove puede entrañar retroceso y descenso. [...] La tradicionalidad en sí misma es una fuerza positiva, única manera de vivir una vida de personalidad fuerte. Lo negativo es el misoneísmo, la repulsión a todo lo nuevo³⁷.

Là est l'originalité du modèle pidalien. Cette caractériologie ne renvoie chez Pidal à aucun déterminisme biologique ou racial. Paradoxalement, ces caractères, s'ils sont essentiels et permanents à travers les siècles, ne sont pas immuables: l'esprit d'une époque, l'éducation, le milieu personnel peuvent agir sur eux et corriger leurs aspects les plus négatifs. Menéndez Pidal postule leur historicité:

El que los veamos mantenidos a través de los siglos no significa que sean inmutables. No se trata de ningún determinismo somático o racial, sino de aptitudes y hábitos históricos que pueden y habrán de variar con el cambio de sus fundamentos, con las mudanzas sobrevenidas en las ocupaciones y preocupaciones de la vida, en el tipo de educación, en las relaciones y en las demás circunstancias ambientales³⁸.

³⁷ *Ibid.*, p. XX-XI.

³⁸ *Ibid.*, p. X.

D'autant que ces caractères « *no obran necesariamente*³⁹ » ils peuvent se maintenir tout en restant occultés, ou n'agir qu'au sein d'un groupe réduit (l'élite qui régit la vie de la nation). Une tradition, un héritage que l'on ne peut pas ne pas assumer, mais sur lesquels l'homme a la capacité d'agir. Possibilisme et non strict déterminisme, pour reprendre les termes utilisés par Lucien Febvre⁴⁰. Ne s'agit-il pas d'une application à l'histoire de la « théorie traditionaliste » et de la notion d'« état latent » ? Notons l'importance qu'accorde don Ramón à l'éducation et au contexte générationnel. Ce n'est pas ici le disciple de Marcelino Menéndez y Pelayo qui s'exprime, mais le penseur régénérationniste lié à l'Institution libre d'enseignement, persuadé qu'à travers une meilleure instruction, un meilleur « *e íntimo conocimiento del solar patrio*⁴¹ » l'homme espagnol moderne pourra mieux préparer le futur et la réconciliation des « deux Espagnes ». Traditionalisme et progressisme parviennent ainsi à cohabiter dans le discours pidalien⁴².

Voilà qui permet de nuancer les premiers mots du prologue de 1947, qui résument à eux seuls la conception pidalienne de l'histoire :

Los hechos de la historia no se repiten, pero el hombre que realiza la historia es siempre lo mismo. De ahí la eterna verdad: *quid est quod fuit? ipsum quod futurum est*; lo que sucedió no es sino lo mismo que sucederá: lo de hoy ya precedió en los siglos. Y el consiguiente afán por saber cómo es cada pueblo actor de la historia, cómo, dada su permanente identidad, se comporta en sus actos, fué sentido por los hombres de todos los tiempos⁴³.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ L. FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, 1922.

⁴¹ “Los españoles en la historia...”, *op. cit.*, p. XCVI.

⁴² Cf. D. CATALÁN, *op. cit.*, p. 60-65 ; J. M. JOVER ZAMORA, *op. cit.*, p. 65-66 et p. 85-86. Il est bon de rappeler les circonstances dans lesquelles est écrit et publié le prologue de 1947. À cette date, les blessures de la Guerre civile sont encore vives, et le régime dictatorial paraît consolidé. S'il est vrai que la vision pidalienne de l'histoire semble corroborer la mythologie historique franquiste et phalangiste (cf. par exemple A. TOVAR, *El imperio de España*, Madrid, 1941), il nous semble cependant erroné de voir en don Ramón l'historiographe du nouveau régime, précisément en raison de cette fusion qu'il parvient à opérer entre le modèle nationaliste libéral et le modèle traditionaliste antilibéral, un discours par ailleurs formulé bien avant 1936. Dès 1902, Pidal défend l'idée d'une Espagne unitaire prenant ses racines dans la haute époque médiévale, se montrant toujours hostile à des mesures susceptibles de conduire à l'éclatement de la nation : il défend la suprématie de l'*espagnol* (il utilise plus volontiers ce terme que celui de *castillan*) face au catalan, et s'inquiète de la politique régionale de la République. Au contraire, il appelle les dirigeants à préserver et renforcer l'unité politique. Il en est de même pour Rafael Altamira, Américo Castro ou Claudio Sánchez-Albornoz, pourtant *persona non grata* dans l'Espagne franquiste, tous trois exilés après 1939. Cf. n. 23.

⁴³ “Los españoles en la historia...”, *op. cit.*, p. IX. La même idée est formulée dans le prologue de 1935 : « *Siempre la contemplación histórica nos lleva a pensar que, si los sucesos no se reiteran jamás, la esencia de los mismos perdura y los estadios del suceder reaparecen; hace milenios que se dijo “lo que será” no es sino “lo que fue”* » (p. XL).

Le titre du prologue est d'ailleurs à lui seul un manifeste. "Les Espagnols dans l'histoire", sous-entend que ces derniers existent de toute éternité, préexistent à l'État-nation: les Numantins, Sertorius ou Trajan sont Espagnols, de même que le Cid. S'il faut attendre la monarchie wisigothique pour qu'une première unité politique soit – temporairement – acquise, confirmée sous les Rois catholiques après l'épisode douloureux de la *pérdida de España* et de la Reconquête, en revanche, les racines de la nationalité espagnole se perdent dans la nuit des temps.

Recueillant une tradition historiographique née au XVI^e siècle et réélaborée au XIX^e, Menéndez Pidal fait naître la nation moderne au Moyen Âge⁴⁴: une fois l'état wisigothique consolidé, replié sur la péninsule ibérique sous l'action de la poussée franque, Récarède abandonne l'arianisme et entraîne son peuple dans le christianisme (589). Dès cette haute époque, les piliers du futur État-nation sont en place: les Espagnols disposent d'un territoire généreux offrant des ressources inépuisables, d'un système politique (imparfait, certes, en raison du caractère électif de la monarchie) et d'une communauté spirituelle. L'œuvre historiographique d'Hydace, de Jean de Biclare et surtout d'Isidore de Séville (notamment l'*Historia de regibus Gothorum, Vandalorum et Suevorum*) vient consacrer l'apparition du sentiment national⁴⁵. L'invasion des Goths, la seule qui soit présentée en termes positifs dans le modèle pidalien, est ainsi consacrée comme « *el hecho capital constitutivo de nuestro pueblo*⁴⁶ »: *En esta edad germanorromana el universalismo imperial desaparece, quedando sólo representado por el universalismo eclesiástico, y surge un sentimiento contrario: el nacionalismo político y cultural*⁴⁷. Viennent ensuite la défaite du Guadalete (711), les siècles incertains de la *Reconquista*, avant l'œuvre restauratrice des Rois catholiques.

Si l'unité nationale est si durement acquise, c'est en raison de l'action ambivalente des caractères hispaniques, des défauts constitutifs des Espagnols. Pidal le reconnaît, notant que « *toda cualidad es bifronte, raíz de resultados positivos o negativos según el sesgo que tome y la oportunidad en que se desenvuelve*⁴⁸ ». Pourquoi la « *gran construcción unitaria* » des Goths s'est-elle effondrée en 711 face aux Musulmans? Pidal répond: à

⁴⁴ P. J. GEARY, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, 2004 (trad. J.-P. Ricard). Pour le cas espagnol, l'étude de référence est celle de F. WULF ALONSO, *Las esencias patrias. Historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelona, 2003.

⁴⁵ Cf. MENÉNDEZ PIDAL, "Universalismo...", *op. cit.*, p. XXXIV-XXXVIII. L'histoire d'Isidore de Séville s'ouvre sur le *De laude Spaniae*. Elle se poursuit avec l'évocation des origines bibliques des premiers habitants de la péninsule (descendants de Tubal, fils de Japhet, petit-fils de Noé). Cf. *Las historias de los godos, vándalos y suevos*, éd. C. Rodríguez Alonso (étude, édition critique et traduction), León, 1975, ainsi que J.A. JIMÉNEZ DÍEZ, "Del mito a la prehistoria en la historia de España. Aproximación historiográfica (1841-1900)", *Complutum*, 7 (1996), p. 265-273.

⁴⁶ "Universalismo...", *op. cit.*, p. XVII.

⁴⁷ *Ibid.*, p. XXXV.

⁴⁸ "Los españoles en la historia...", *op. cit.*, p. X.

cause de l'individualisme espagnol, d'un « *partidismo enconado [...] en el que se apagó toda idea nacional*⁴⁹ ». C'est le jeu constant entre des caractères à double face qui explique la succession des périodes d'apogée et de décadence, les « *cimas y depresiones* », de l'histoire espagnole. Si ce modèle est déjà formulé en 1916⁵⁰, il se cristallise, sous sa forme la plus aboutie, dans les prologues de l'*Historia de España*.

3. L'Histoire ancienne de Ramón Menéndez Pidal

Dans une telle perspective, la place dévolue à l'Antiquité ne peut être que secondaire : l'histoire de l'Hispanie romaine est un premier pas, une période où le jeu antagoniste des caractères hispaniques (notamment un funeste individualisme) ne permet pas aux « Espagnols » de prendre conscience d'eux-mêmes et de la communauté qu'ils sont nécessairement destinés à former⁵¹. Ainsi s'expliquent les choix opérés par l'auteur qui ne retient des millénaires des temps anciens que quelques siècles où il pense voir se manifester le plus clairement la personnalité de l'*homo hispanus* dont parle Diego Catalán, ainsi que le sentiment provincial, prémice d'une conscience nationale. Cette idée, qui n'apparaît pas dans le titre sans relief du prologue de 1935 est en revanche exprimée dans sa réédition de 1957 : *Hispania, provincia del Imperio romano, su personalidad*⁵². Donnant une image unitaire de l'Hispanie romaine, il précise seulement au détour d'une phrase que la péninsule se compose en fait, à l'époque impériale, de trois provinces distinctes⁵³. La volonté de montrer « *como el sentimiento provincial hispánico [...] surge en el seno del Imperio romano, representando el comienzo de una conciencia nacional*⁵⁴ » est bien ce qui motive la réflexion pidaliennne sur l'Antiquité. La géographie est appelée en renfort : comment pourrait-il en être autrement ? Séparée de l'Afrique par le détroit de Gibraltar, de la Gaule par la barrière pyrénéenne, bordée par

⁴⁹ “Universalismo...”, *op. cit.*, p. LIV-LV. Voir aussi “Los españoles en la historia...”, *op. cit.*, p. LV-LVI.

⁵⁰ F. de ONÍS, “Hablando con Menéndez Pidal”, *España*, 6 janvier 1916, cité dans J.I. PÉREZ PASCUAL, *op. cit.*, p. 147-148.

⁵¹ Sans doute Menéndez Pidal est-il très loin du modèle tracé par Ernest Renan : comment concilier ses idées avec celle du « plébiscite de tous les jours » ? Il hérite de la définition de la nation donnée par Antonio Cánovas del Castillo dans sa conférence à l'Ateneo de Madrid, en novembre 1882, lequel rattache l'appartenance à la nation au partage d'une tradition, non à la libre volonté individuelle : « *Las naciones son obra de Dios, o, si algunos o muchos lo preferís, de la naturaleza. Hace mucho tiempo que estamos convencidos todos de que no son las humanas asociaciones contratos, según se quiso un día, pactos de aquellos que, libremente y a cada hora, pueden hacer o deshacer la voluntad de las partes* » (*Discurso sobre la nación*, Madrid, 1882, p. 50).

⁵² in *España y su historia*, vol. 1, Madrid, 1957, p. 131-173.

⁵³ “El imperio romano...”, *op. cit.*, p. X.

⁵⁴ “Los españoles en la historia...”, *op. cit.*, p. CIII.

la Méditerranée et l'océan Atlantique, la péninsule constitue une unité géographique propre à favoriser la fusion des peuples vivant sur ses terres.

La seconde problématique qui retient l'attention de don Ramón est celle des liens entre l'Hispanie et l'Empire romain : province d'un vaste édifice politique, comment « l'Espagne » n'a-t-elle pas vu se diluer sa personnalité malgré la romanisation ? Qu'a-t-elle apporté à l'Empire et à travers lui à la civilisation universelle ? Voilà une question qui préoccupe les penseurs espagnols au moins depuis « l'affaire Masson de Morvilliers ». Les termes de cette polémique sont connus : au XVIII^e siècle, l'image du pays à l'étranger n'est guère flatteuse. Les voyageurs voient en l'Espagne d'alors un pays arriéré, ayant manqué son entrée dans la modernité, livré au fanatisme religieux incarné par la *Suprema* (le tribunal de l'Inquisition). Au fil des récits de voyage s'élabore ainsi une légende noire qui trouve son expression la plus aboutie dans l'article « Espagne » publié en 1782 dans l'*Encyclopédie méthodique* par le Français Nicolas Masson de Morvilliers. Il lance cette question provocante : « Mais que doit-on à l'Espagne ? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe⁵⁵ ? » De Juan Francisco de Masdeu à Ramón Menéndez Pidal, en passant par Modesto Lafuente et Marcelino Menéndez y Pelayo, les intellectuels espagnols ont tous tenté d'apporter des arguments pour prouver le caractère infondé et injuste de cette légende noire⁵⁶ qui traverse les XIX^e et XX^e siècles⁵⁷. Recueillant cet héritage, don Ramón entreprend donc de montrer tout ce que Rome doit à l'Espagne. Luis García de Valdeavellano, revenant sur le prologue pidalien de 1935, souligne ainsi que « *se pone de relieve que si Roma romanizó a España, España mismo llegó, en cierto modo, a hispanizar a Roma*⁵⁸ ». D'où le titre choisit par Pidal pour figurer en tête du volume de 1935, « L'Empire romain et sa province », expression d'un lien privilégié tissé entre conquis et conquérants.

⁵⁵ N. MASSON DE MORVILLIERS, « Espagne », in *Encyclopédie méthodique*, vol. *Géographie moderne*, t. I, Paris, 1782, p. 565. Sur cette « affaire » et le contexte dans lequel elle surgit, se reporter à J. ÁLVAREZ JUNCO, *Mater dolorosa. La idea de España en el siglo XIX*, Madrid, 2005 (9^e éd.), p. 113-114.

⁵⁶ E. & E. GARCÍA CAMARERO, *La polémica de la ciencia española*, Madrid, 1970.

⁵⁷ Autour de 1900, cette polémique reste d'actualité. Les nombreux voyageurs étrangers en quête d'exotisme qui parcourent la péninsule ibérique contribuent fortement à diffuser et consolider ces stéréotypes hérités. Parmi eux, les archéologues français et allemands, notamment Adolf Schulten et Pierre Paris. Leur perception négative de l'Espagne contemporaine influence leur lecture de l'histoire ancienne péninsulaire. Dans un article célèbre (« Campesinos de Castilla ») publié en 1913 dans *La lectura. Revista de ciencia y arte*, A. Schulten affirme ainsi sans détour (p. 226) : « *La falta de cultura: la incapacidad de ser cultos ellos mismos y de asimilarse a la cultura ajena. Ésta es una herencia maldita del continente africano.* » Et de conclure : « *África empieza en los Pirineos es una verdad como un templo* ». Cf. F. WULFF ALONSO, « Franquismo e historia antigua: algunas notas europeas con P. Paris y A. Schulten », in *Historia y mito...*, op. cit., p. 447-496.

⁵⁸ L. G. de VALDEAVELLANO, op. cit., p. 152.

Cependant, dans le tableau qu'il dresse, Menéndez Pidal opère des choix. De la pré- et protohistoire et de l'Antiquité, il ne retient qu'un court moment, celui qui s'ouvre sur les guerres celtibériques, au II^e siècle avant notre ère, et qui se clôt avec l'arrivée des Wisigoths dans la péninsule, c'est-à-dire la période au cours de laquelle celle-ci cesse d'être un espace périphérique du bassin méditerranéen pour s'incorporer pleinement à l'histoire à travers les conflits qui opposent Rome et Carthage (guerres puniques), puis les légions de l'*Urbs* et les populations autochtones (guerres celtibériques). La préhistoire péninsulaire, les colonisations phénicienne, grecque et punique, la culture ibérique, autant de pages de l'histoire qui ne trouvent pas leur place dans ces prologues, alors même qu'elles sont au cœur des travaux du CEH à travers la section d'archéologie que dirige Manuel Gómez-Moreno⁵⁹. De la même manière, les sources matérielles sont ignorées : la lecture pidaliennne de l'Espagne ancienne, limitée à l'Hispanie romaine, repose exclusivement sur les sources littéraires, *corpus* au sein duquel Strabon et Trogue Pompée occupent une place de choix. Pidal recueille les fruits d'un long travail collectif qui aboutit à l'édition critique, la traduction et le commentaire des principales sources littéraires anciennes relatives à la péninsule ibérique. Les *Fontes hispaniae antiquae* sont publiées à partir de 1922 sous la responsabilité d'Adolf Schulten, Pere Bosch Gimpera et Luis Pericot⁶⁰. En revanche, les derniers acquis de la recherche archéologique sont ignorés. Les premières lignes du prologue de 1935 présentent ainsi une vision simpliste de l'ethnogenèse ibérique et de la définition des ethnies présentes sur le territoire péninsulaire à l'arrivée des Romains. Leur complexité, analysée par Pere Bosch Gimpera en 1932, est réduite à sa plus simple expression, aboutissant à une équation vieille de plusieurs siècles : Ibères + Celtes = Celtibères⁶¹. Reprenant le jugement de W. Kienast sur *La España del Cid*, reconnaissons que ces

⁵⁹ Il est impossible de dresser ici une liste exhaustive de références sur cette question. Nous renvoyons les lecteurs à quelques titres dans lesquels ils trouveront une bibliographie plus complète : G. MORA & M. DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, 1997 ; A. RUIZ, A. SÁNCHEZ & J. P. BELLÓN, *Los archivos de la arqueología ibérica: una arqueología para dos Españas*, Jaén, 2006 ; J. BLÁNQUEZ PÉREZ & L. ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo*, 2 vol., Madrid, 1999.

⁶⁰ F. WULFF ALONSO, "Adolf Schulten. Historia antigua, arqueología y racismo en medio siglo de historia europea", in A. Schulten, *Historia de Numancia*, Pamplona, 2004, p. CLXXXIV-CLXXXVII. Le premier volume concerne les *Ora maritima* d'Avienus. À partir du deuxième tome (1925), les publications suivent un ordre chronologique (*FHA II*, "Del 500 al 237 a. de C.", etc.), à l'exception du volume VI correspondant à la *Geografía de Iberia* de Strabon (1952).

⁶¹ "El imperio romano...", *op. cit.*, p. IX. Pidal prolonge ainsi la formule énoncée en 1850 par M. LAFUENTE, *Historia general de España...*, *op. cit.*, p. 11 (éd. 2002), p. 15-16 (éd. 1850). Il ignore la synthèse de P. BOSCH GIMPERA, *Etnología de la península ibérica*, Barcelona, 1932 (rééd. J. Cortadella, Pamplona, 2003, précédée d'une étude historiographique).

essais historiques portent indéniablement la marque du philologue : « *Ein glänzendes historisches Werk, geschrieben von einem Philologen*⁶² ».

4. L'homme « espagnol » dans l'Antiquité⁶³

Sans décrire par le menu l'ensemble des caractères hispaniques, essayons d'en préciser quelques-uns. Le premier, et le plus important pour don Ramón, serait la sobriété, de laquelle découle cette « *inatención a las necesidades materiales*⁶⁴ » qui conduit à un stoïcisme instinctif, faisant de l'Espagnol « *un senquista innato*⁶⁵ » : Viriathe, héros de la résistance hispanique face aux armées romaines, ne semblait-il pas toujours le plus pauvre des soldats ? Pline le Jeune n'a-t-il pas loué la modestie et la modération de Trajan ? N'est-ce pas cette vertu cardinale qui fait de Sénèque l'un des plus grands penseurs de l'Antiquité ? Sans nier le rôle de l'individu, Pidal souligne ainsi que le philosophe doit beaucoup « *al hecho de haber nacido en familia española*⁶⁶ », renouant ici avec le thème de l'individu soumis à des forces qui le dépassent et le conditionnent.

Le sens aigu de l'honneur, la défense d'un idéal commun, qui prennent tout leur sens avec la *fides* et la *devotio* ibérique⁶⁷, sont d'autres qualités remarquables. L'Espagnol est tout entier dévoué à son chef, toujours prêt à sacrifier sa vie. S'appuyant sur les témoignages de Strabon, Trogue Pompée, Tite-Live, Florus ou Tacite, l'argument sert à Menéndez Pidal pour prouver l'existence d'un sentiment identitaire dans l'Antiquité :

El antiguo hispano pierde la vida con entusiasmo patriótico, como los cántabros en la cruz y los numantinos en suicidio colectivo ; la pierde por cumplir los altos deberes de fidelidad, no sólo individual, sino también ciudadana e internacional, como en el sacrificio de Sagunto⁶⁸.

Comment l'argument n'aurait-il pas séduit ses concitoyens ? Ces quelques mots ont sans doute rappelé à certains quelques passages de Florus⁶⁹. Nul doute qu'ils aient rappelé aux lecteurs de l'Espagne des années 1950 le célèbre tableau d'Alejo Vera, *Últimos días de Numancia* (1881), abondamment reproduit dans les manuels scolaires

⁶² Cf. n. 24.

⁶³ F. WULFF ALONSO, *Las esencias patrias: historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelona, 2003. Un résumé de cette synthèse dans A. GONZALEZ, "Essence, providence et histoire ancienne dans la construction de l'identité historiographique espagnole", *Dialogues d'histoire ancienne*, 31-1 (2005), p. 129-143.

⁶⁴ "Los españoles en la historia...", *op. cit.*, p. XI.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ F. RODRÍGUEZ ADRADOS, "La *fides* ibérica", *Emerita*, 14 (1946), p. 128-209.

⁶⁸ "Los españoles en la historia...", *op. cit.*, p. XXIV.

⁶⁹ Cf. *Ceuvres*, I, 33.

de l'époque, ou celui de Francisco Domingo Marqués (1868), *Último día de Sagunto*⁷⁰. L'enjeu d'une telle argumentation apparaît dans la quatrième partie du prologue ("*Unitarismo y regionalismo*"), notamment dans le paragraphe intitulé « Le concept d'Espagne dans l'Antiquité » : il existe bien, dès l'époque ancienne, un sentiment identitaire collectif. Mais celui-ci reste imparfait. La conquête romaine est donc possible. Ce n'est pas l'infériorité d'un peuple, par ailleurs reconnu pour son esprit belliqueux et indomptable⁷¹, qui est en cause, mais son incapacité à s'unir et à renoncer à un individualisme excessif :

Si hubiesen [les Ibères] logrado juntar sus armas, no hubiera sido dominada la mayor parte de Iberia por cartagineses, celtas ni romanos. De este modo Estrabón, al notar como defectuoso el sentimiento colectivo ibérico, lo reconoce como existente y exigible para asegurar la independencia de la comunidad ibérica. Por su parte, Tito Livio considera también como una entidad sustantiva la *Hispania*, y habla frecuentemente de los *hispani* en general, sin creer necesario precisar si son de tal o cual tribu. Después Floro, un africano que escribe en Tarragona, emplea la muy expresiva frase *Hispania universa* para designar una colectividad humana, y censura, como Estrabón el que España no hubiese conocido sus propias fuerzas hasta haber sido vencida por Roma tras una lucha de doscientos años. Supone, pues, un interés común desatendido, una nación con imperfecto sentido de nacionalidad⁷².

« Un sens imparfait de la nationalité » qui conduit à l'impossible unité politique. Si l'Hispanie tombe malgré l'action des grands *caudillos* (Viriathe) et des nombreux chefs anonymes, faibles car incapables d'unir leurs forces, la guérilla menée pendant deux cents ans contre Rome prouve l'existence d'un mouvement et de grands idéaux collectifs que Pidal n'hésite pas à qualifier de « *nacionales* », concluant que « *no les faltó un común sentimiento patrio*⁷³ ».

Reste une question : que faire de Rome ? Très vite, le discours tend vers une valorisation positive de la romanisation. Si la soumission induit la perte de l'indépendance, l'époque impériale n'en est pas moins importante pour l'histoire nationale. Un

⁷⁰ C. REYERO, *La pintura de historia en España. Esplendor de un género en el siglo XIX*, Madrid, 1989 ; AA. VV., *La pintura de historia del siglo XIX en España*, Madrid, 1992.

⁷¹ Le caractère belliqueux des Ibères est un des *topoi* de la littérature ancienne. Déjà Thucydide évoque « une foule de barbares, Ibères ou autres, connus parmi les peuples de là-bas pour être particulièrement belliqueux [μαχιμωτάτους] » (*La guerre du Péloponnèse*, VI, 90). Aristote évoque aussi ce « peuple belliqueux [ἔθνη πολεμικῶ] » (*Politique*, VII, 2, 11), de même que Platon (*Lois*, I, 637D : [Ἰβηρες [...] πολεμικὰ σύμπαντα ὄντα]). La tradition latine hérite de ce stéréotype. Florus parle ainsi de « cette belliqueuse Espagne, célèbre par ses hommes et par ses armes, de cette pépinière de soldats ennemis, de cette éducatrice d'Hannibal » (*Œuvres*, I, XXII : « *Bellatricem illam, uiris armisque nobilem Hispaniam, illam seminarium hostilis exercitus, illam Hannibalis eruditricem* »).

⁷² « Los españoles en la historia... », *op. cit.*, p. LIII-LIV.

⁷³ *Ibid.*, p. XLVIII-XLIX.

premier pas vers l'unité est fait. Si les Phéniciens, les Grecs et les Puniques ont agi en conquérants avides de profiter des richesses de la péninsule, Rome donne à l'Hispanie une cohérence administrative, une langue commune, un droit, et plus tard une religion (le christianisme), qui contribuent à fortifier le « sentiment provincial hispanique » que Pidal décèle chez Orose (*Histoire contre les païens*). L'*Urbs* contribue ensuite à faire basculer la péninsule du côté de la civilisation, les Ibères perdant leur personnalité barbare sous l'action de la romanisation, Rome coupant « *el curso de la civilización indígena, sustituyendo ésta por la de tipo superior heleno-latina*⁷⁴ ». L'impérialisme est civilisateur : c'est dire l'image peu valorisante que Menéndez Pidal a de la culture ibérique protohistorique. Un héritage à partir duquel les Wisigoths pourront construire une première nation espagnole, au cœur de l'ancienne Celtibérie, ancêtre lointain de la « Castille qui fit l'Espagne⁷⁵ ». Nous retrouvons ici le « castellanocentrisme » cher à Menéndez Pidal et à de nombreux intellectuels de la « génération de 98 ».

Précisons que cette problématique n'est pas propre à l'historiographie espagnole. Nombreux sont les pays européens à s'être interrogés sur le rôle de Rome dans leur devenir historique. Si la question se pose pour l'Hispanie romaine, elle retient également l'attention des historiens français qui doivent choisir entre César et Vercingétorix⁷⁶.

5. Des « guerres d'indépendance » à « l'hispanisation » de l'Empire romain

Le prologue de 1935 permet d'affiner l'image que don Ramón construit de l'histoire ancienne. Le regard qu'il porte sur la conquête romaine ne diffère pas fondamentalement de celui de ses prédécesseurs⁷⁷. L'héritage de l'historiographie nationaliste libérale est là, une fois encore. Les guerres celtibériques, la geste de Viriathe, des Numantins et des Sagontins sont ainsi qualifiées de « *guerras nacionales por la independencia*⁷⁸ », prémices

⁷⁴ “El imperio romano...”, *op. cit.*, p. X.

⁷⁵ A. MACHADO, *Champs de Castille*, Paris, 1976, p. 125, poète emblématique de la « génération de 98 ».

⁷⁶ Cf. F. WULFF ALONSO, “¿ Unidos contra Roma? Notas historiográficas sobre identidades europeas y mundo antiguo a partir del caso español”, *Revista de historiografía*, 6 (2007), p. 14-29.

⁷⁷ Nous avons déjà évoqué sa filiation avec la tradition libérale du XIX^e siècle. Nous pouvons aussi mentionner Mommsen qui parle de la « rude tâche que s'imposaient les Romains, à vouloir dompter et civiliser quand même ces peuples turbulents, amoureux des combats, ardents déjà à la façon du Cid, et emportés comme don Quichotte. [...] S'ils avaient eu quelque cohésion politique, ils eussent été assez forts, peut-être, pour repousser victorieusement l'envahisseur venu de l'étranger : mais leur bravoure était celle du *guerillero* et non celle du soldat, et le sens politique leur faisait absolument défaut » : T. MOMMSEN, *Histoire romaine*, t. III, trad. C.A. Alexandre, Paris, 1865, p. 276-277.

⁷⁸ “El imperio romano...”, *op. cit.*, p. X.

d'une lutte pour l'unité qui ne s'achèvera qu'au début du XIX^e siècle avec la Guerre d'indépendance contre les troupes napoléoniennes⁷⁹. Pidal se contente toutefois de rappeler ces hauts faits, sans les développer; le fait est que la période préromaine et l'époque républicaine ne retiennent guère son attention. Les II^e et I^{er} siècle avant J.-C. sont pour lui synonymes d'obscurité: aux conflits contre les légions romaines s'ajoutent la guerre sertorienne, les guerres civiles, les campagnes augustéennes pour pacifier les peuples du Nord (Astures et Cantabres), ainsi que la rapacité des préteurs romains. L'avènement de l'Empire inaugure en revanche une ère nouvelle: avec la *pax romana*, l'ordre romain s'installe⁸⁰. Après la civilisation, Rome offre à sa fille aînée la paix et la stabilité.

La place privilégiée occupée par l'Hispanie dans l'Empire est d'emblée soulignée. Si Rome civilise les autochtones, ceux-ci ne sont pas des acteurs passifs: Lucius Cornelius Balbus, natif de Gades, est ainsi le premier provincial à accéder au consulat, jetant les bases de la provincialisation de l'Empire. Chez Menéndez Pidal, ce phénomène ne tarde pas à devenir synonyme d'« hispanisation », d'abord sur le terrain culturel, ensuite sur celui de la politique: « *España, olvidada de su iberismo, viene pronto a ser un país enteramente latino que en seguida se distingue por un señalado valor en el pensamiento y en el arte*⁸¹ », qui permet l'éclosion du « génie hispano-latin ». Les grands noms de la littérature latine du I^{er} siècle sont hispaniques: Sénèque, Columelle, Lucain, Martial et Quintilien, entre autres. En outre, leur origine illustre les progrès de la romanisation: si les trois premiers viennent de Bétique, Martial est de Bilbilis et Quintilien de Calagurris, en Tarraconaise, région plus tardivement romanisée. Là se situe l'origine de la riche tradition littéraire nationale, de ses « caractéristiques mentales », toujours prêtes à resurgir. Le spécialiste de l'épopée espagnole défendant l'historicité du *cantar* médiéval, n'hésite pas à dire de Lucain que « *su epopeya puramente histórica, sin dioses ni mitología, tan distinta de lo que había hecho Virgilio, como de lo que hace después Silio Itálico, no puede ser sino un primer brote del realismo que va de Cervantes a Goya, el que produce toda la epopeya española, incomparablemente más histórica que la francesa o germánica, el que coloca al Poema del Cid o La Araucana tan fuera del gusto de la Chanson de Roland, o de la Jerusalem*⁸² ». Pidal manie l'analogie sans se soucier de l'anachronisme.

Si l'hispanisation de l'Empire débute dans les arts et dans les lettres, elle s'étend bientôt à la sphère politique. Dans la galerie des empereurs hispaniques, Trajan occupe une place de choix: premier empereur non italique, il porte l'Empire à son apogée. Célébré par Pline le Jeune, il témoigne de la même « *austera simplicidad que Trogo*

⁷⁹ Cf. M.V. GARCÍA QUINTELA, «Les peuples indigènes et la conquête romaine de l'Hispanie. Essai de critique historiographique», *Dialogues d'histoire ancienne*, 16-2 (1990), p. 181-210. Sur le mythe numantin et son utilisation dans l'histoire: A. JIMENO MARTÍNEZ & J.I. de la TORRE ECHÁVARRI, *Numancia, símbolo e historia*, Madrid, 2005.

⁸⁰ «El imperio romano...», *op. cit.*, p. X.

⁸¹ *Ibid.*, p. XVI.

⁸² *Ibid.*, p. XVII.

*admiró en Viriato*⁸³ », d'une honnêteté, d'une modération, d'une modestie, bref d'une sobriété toute ibérique. Après la période difficile des derniers Julio-Claudiens et la parenthèse flavienne, après Néron et Domitien, la dynastie espagnole des Antonins donne à l'Empire son « *siglo más feliz*⁸⁴ ». L'hispanisation devient régénération⁸⁵.

À cet âge d'or que l'Espagne donne à l'Empire, succède le règne des Africains : l'Empire s'orientalise alors que les premiers peuples barbares s'installent à ses portes. Ce triomphe de l'Orient, « *no el oriente griego democrático, sino el oriente asiático y despótico*⁸⁶ », est perceptible dès le règne de Septime Sévère, « *africano hasta la vejez* », « *más admirador de Aníbal que de Escipión*⁸⁷ ». Que dire d'Elagabal ? Originaire de Syrie, province « *perpetuamente irreconciliable con el espíritu romano* », il profane les institutions religieuses, politiques et sociales de Rome « *con la más afeminada perversión y los más abominables ritos del Oriente*⁸⁸ », un Orient qui décidément ne trouve pas grâce aux yeux de don Ramón. Rome devient un Empire décadent. Oubliant ses caractères essentiels, reniant sa tradition gréco-romaine pour succomber aux charmes orientaux, comment pourrait-il en être autrement ?

Avec la réorganisation administrative de l'Empire, un fait retient l'attention de Menéndez Pidal : la division territoriale en préfectures, diocèses et provinces rattache à un même ensemble l'Hispanie et la Mauritanie Tingitane, « *primera vez que Tánger es considerado como natural dependencia de la Península*⁸⁹ ». L'analogie fournit l'argument historique permettant de légitimer la présence coloniale espagnole en Afrique du nord⁹⁰.

Avec Constantin, les Espagnols retrouvent un rôle moteur dans l'histoire, œuvrant cette fois pour l'unité spirituelle de l'Empire. Ainsi Ossius, évêque de Cordoue, conseiller théologique de l'empereur, « *alma del concilio de Nicea*⁹¹ », participe à la fixation du dogme chrétien : il est un des théoriciens de la consubstantialité. Il revient cependant à Théodose, autre empereur hispanique (originaire de Cauca, en Galice),

⁸³ *Ibid.*, p. XIX.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ La valorisation positive de la figure de Trajan et du siècle des Antonins ne diffère pas de celle de Modesto Lafuente. Cf. *Historia general de España...*, *op. cit.*, t. II, Madrid, 1850, p. 121-127.

⁸⁶ *Ibid.*, p. XXII.

⁸⁷ *Ibid.*, p. XX.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*, p. XXIII.

⁹⁰ Précisons que sur ce terrain, les préhistoriens et les archéologues ne sont pas en reste : en Espagne comme dans la plupart des puissances coloniales, les fouilles archéologiques sont mises au service de l'idéologie colonialiste. Cf. V. M. FERNÁNDEZ MARTÍNEZ, "La idea de África en el origen de la prehistoria española : una perspectiva postcolonial", *Complutum*, 12 (2001), p. 167-184 ; E. GOZALBES CRAVIOTO, "África antigua en la historiografía y arqueología de época franquista", in F. Wulff Alonso & M. Álvarez Martí-Aguilar (éd.), *op. cit.*, p. 135-160.

⁹¹ *Ibid.*, p. XXV.

de consacrer la victoire de l'orthodoxie chrétienne (au concile de Constantinople) et l'unité spirituelle de l'Empire (par l'édit de Thessalonique), comme le feront les Rois catholiques quelques siècles plus tard pour les royaumes espagnols⁹². Enfin, la doctrine chrétienne s'impose dans les lettres et l'historiographie. Une fois encore, les Hispaniques occupent une place de choix : Prudence est le poète du christianisme, incarnant ce que Virgile incarnait pour les païens⁹³. Quant à Orose, il est chargé par Saint-Augustin de la rédaction d'une *Histoire contre les païens*, rédigée alors que l'Empire succombe face aux vagues d'invasions. C'est dans son œuvre que Menéndez Pidal croit déceler la première manifestation formulée du « sentiment provincial hispanique », prémice d'une conscience nationale :

Queda un imperio sin Roma, vaciado por completo de su espíritu original. Es que Orosio entrevé vagamente que, no pudiendo el Imperio defender sus provincias, tendrán éstas que vivir por su cuenta; y entonces la vieja opinión provincialista, sumada a la desconfianza en el poder central, llega necesariamente a sacar su última consecuencia: un germen de nacionalismo.

Il s'agit en somme d'un « *germen de historia de España, cuando España iba a dejar de ser provincia romana* »⁹⁴.

6. « Un drame qui se joue dans la conscience d'un homme d'aujourd'hui »⁹⁵ »

Célébration de la geste des peuples autochtones luttant pour leur « indépendance nationale », apologie de l'action des Hispaniques qui écrivent les plus belles pages de l'histoire culturelle et politique de l'Empire romain, exaltation des Césars espagnols, du rôle pionnier de l'Hispanie dans la diffusion et la défense de la foi catholique, enracinement de l'unité nationale dans le sentiment provincial hispanique, autant de thèmes témoignant du nationalisme inquiet qui imprègne l'historiographie pidaliennne. Comment ne pas voir dans ces essais une lecture du passé depuis le présent de l'historien, un historien préoccupé par les menaces de désintégration de l'État espagnol qu'il croit déceler dans les années qui précèdent la Guerre civile ? S'il se montre confiant devant la République proclamée en 1931, la question régionale et l'anticléricalisme effrayent le savant qui cherche dans l'histoire des arguments pour convaincre ses compatriotes que le destin de l'Espagne est de réaliser l'unité nationale. En insistant sur

⁹² *Ibid.*, p. XXIX.

⁹³ Né à Calagurris, plusieurs fois gouverneur, il est surtout connu pour son œuvre poétique dans laquelle il réfute les erreurs sur la Trinité et la divinité du Christ (cf. *L'Apotheosis*) et chante la gloire de l'Espagne, terre de martyrs (cf. le *Peri Stephanon*, "Livre des couronnes").

⁹⁴ "El imperio romano...", *op. cit.*, p. XXXIX.

⁹⁵ H.-I. MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, 1975, p. 198 (1^{re} éd., 1954).

le jeu de caractères ambivalents et sur l'opposition à travers les âges des deux tendances idéologiques de fond, le traditionalisme et le progressisme, don Ramón veut prouver que la République ne pourra triompher que si elle est une et indivisible. Chercher une réponse aux problèmes contemporains dans la solution régionaliste est une erreur : la tradition espagnole le dit.

Exaltation de l'unité, fierté du passé impérial et de la grandeur nationale : doit-on pour autant ranger Ramón Menéndez Pidal dans la catégorie des historiens fascistes qui se rallient au régime franquiste en 1939⁹⁶? Nous ne le pensons pas. S'il est vrai que le modèle historique pidalien est, sur bien des points, en adéquation avec celui des intellectuels phalangistes⁹⁷, son rejet de la violence et de l'intégrisme le situe en marge du régime du 18 juillet. Quand bien même semble-t-il manifester une certaine sympathie pour les régimes fasciste et nazi dans le prologue de 1935⁹⁸, Menéndez Pidal retrouve ses esprits et le ton change en 1947. L'auteur, faisant preuve d'un indéniable courage (on ne saurait l'accuser de revirement opportuniste : le climat espagnol après 1945, alors que la dictature franquiste se consolide, n'est pas celui des démocraties européennes occidentales), rejette ce qui est l'essence même du régime de Franco : une vision manichéenne du monde et des hommes conduisant au désir de détruire l'anti-Espagne. Se faisant l'apôtre de la tolérance et de la réconciliation entre les « deux Espagnes », il écrit :

El nuevo Estado dictatorial europeo no admite disidentes, consintiendo sólo el llamado « partido único », expresiva contradicción verbal: una parte que quiere ser el todo,

⁹⁶ P. A. LINEHAN, "The court historiographer of francoism? *La leyenda oscura* of Ramón Menéndez Pidal", in *The processes of politics and the rule of law*, Aldershot, 2002, p. 437-450.

⁹⁷ Cf. A. TOVAR, *El imperio de España*, Madrid, 1941; S. MONTERO DÍAZ, *De Caliclés a Trajano*, Madrid, 1948 (rééd. A. Duplá, Pamplona, 2004, précédée d'une étude historiographique); F. VALLS TABERNER, *Reafirmación espiritual de España*, Madrid, 1939; ou encore P. GALINDO, "La inscripción del emperador", *Jerarquía*, 3 (1938), p. 149-195 (nous remercions Antonio Duplá qui nous a permis d'accéder à ce texte). Sur les rapports entre phalangisme et Antiquité, nous renvoyons aux travaux d'A. Duplá, notamment "Falange e historia antigua", in F. Wulff Alonso & M. Álvarez Martí-Aguilar (éd.), *op. cit.*, p. 75-94, article dans lequel les lecteurs trouveront de nombreux compléments bibliographiques. Sur archéologie et fascisme en Espagne, voir dans le même volume : M. DÍAZ-ANDREU, "Arqueología y dictaduras: Italia, Alemania y España", p. 33-73 et G. RUIZ ZAPATERO, "Historiografía y 'uso público' de los celtas en la España franquista", p. 217-240. Enfin, du même auteur, "La distorsión totalitaria: las raíces prehistóricas de la España franquista", in R. Huertas & C. Ortiz (éd.), *Ciencia y fascismo*, Madrid, 1998, p. 147-159.

⁹⁸ Au détour d'une des nombreuses analogies qu'il formule, Pidal écrit : « *Esta implantación de la unidad espiritual en el Imperio [sous Théodose], con violenta supresión de los disidentes, tan celebrada por los grandes padres de la Iglesia, es actitud política igual a la de los maestros de Carlos V, los Reyes católicos; éstos y Teodosio tienen que salvar una crisis disolvente, y la salvan buscando por igual procedimiento la absoluta unanimidad estatal, que hoy por otros caminos buscan grandes pueblos para salvar otras crisis* » ("El imperio romano...", *op. cit.*, p. XXIX).

prescindiendo de las otras partes. Tal exclusivismo engranaba perfectamente bien con la habitual intransigencia española, robusteciéndola; era insuficiente el no transigir con la media España adversaria, había que suprimirla totalmente para ser todo sin ella. [...] ¿ Cesará este siniestro empeño de suprimir al adversario? Malos tiempos corren cuando un extremismo que deja muy atrás al de España, aparece por todas partes; cuando una feroz división, como antes no existía, hace imposible la convivencia nacional en muchos pueblos [...]. Suprimir al disidente, sofocar propósitos de vida creída mejor por otros hermanos, es un atentado contra el acierto. Y aun en aquellas cuestiones en que una de las partes se vea en posesión de la verdad absoluta, frente al error de la otra parte, no es un bien el sofocar toda manifestación de la parte errada (que suprimir la parte misma es imposible) para llegar a la enervante y desmoralizadora situación de vivir sin un contrario, pues no hay peor enemigo que el no tenerlos [...]. No es una de las semiespañías enfren-tadas la que habrá de prevalecer en partido único poniendo epitafio a la otra. No será una España de la derecha o de la izquierda; será la España total, anhelada por tantos, la que no amputa uno de sus brazos, la que aprovecha íntegramente todas sus capacidades para afanarse laboriosa por ocupar un puesto entre los pueblos impulsores de la vida moderna. Se trata de dos órganos funcionales necesarios para la vida: una España tradicional inque-brantable en su catolicismo, pero que por evitar el mayor mal de las reacciones convulsas y abominando la violencia, no sólo se abstiene, en el ejercicio del poder, de toda presión exclusivista contra los disidentes, sino que comparte con ellos en concivencia fraterna y leal todo el cuidado de los intereses terrenos, tanto ideales como materiales, que el Estado tiene como fin propio para el bien común, ofreciendo comprensivamente a los innovado-res, como dijo Balmes, cauces de evolución y de reformas⁹⁹.

Un humanisme peu compatible avec l'air du temps, flirtant avec la dissidence. L'attitude de Menéndez Pidal face au nouveau régime est en somme pragmatique: son exil sera intérieur, et Pidal ne manquera pas une occasion de le faire savoir. Le prologue de 1947 en est un exemple; ce n'est pas le seul. En 1946, il est un des 458 signataires du « *Saluda* » adressé à don Juan de Borbón, réclamant le rétablissement de la monarchie, l'avènement d'un régime fondé sur l'ordre, le respect de la tradition, mais aussi sur le respect effectif de la liberté et des droits de la personne humaine. En 1956, il signe un document réclamant la libération des personnes arrêtées lors du mouvement universitaire. En 1959 et 1960, son nom figure encore dans deux manifestes: l'un réclamant une amnistie générale pour les prisonniers politiques et les exilés, l'autre protestant contre l'arrestation de Luis Goytisolo¹⁰⁰. Son écartement de la présidence de l'Académie royale espagnole entre 1939 et 1947, sa marginalisation au sein du Conseil supérieur de la recherche scientifique (CSIC), où il n'occupe que le poste de Directeur « honoraire » de l'Institut de philologie – la direction effective étant confiée au phalangiste Pascual

⁹⁹ “Los españoles en la historia...”, *op. cit.*, p. XCVIII et C. Cf. n. 42.

¹⁰⁰ J. I. PÉREZ PASCUAL, *op. cit.*, p. 310, 336 et 354.

Galindo –, ou les difficultés qu'il rencontre au moment de son « *proceso de depuración* » (1939-1942) face au Tribunal des responsabilités politiques (quand tant d'autres fonctionnaires ralliés voient leur dossier « *archivado sin depurar* ») sont autant d'exemples illustrant la place inconfortable qu'occupe don Ramón dans l'Espagne franquiste¹⁰¹.

Au contraire, tentant de concilier tradition et progrès, cherchant dans l'Antiquité les prémices d'une conscience nationale et les premières manifestations des caractères hispaniques, avant de trouver la trace d'une première unité nationale dans l'Espagne wisigothique, le modèle historiographique pidalien constitue le dernier avatar d'une tradition historiographique nationaliste et libérale, inaugurée un siècle plus tôt par Modesto Lafuente. Dernier avatar car très vite, le renouveau historiographique que connaît l'Espagne dans les années 1950-1960 – Jaime Vicens Vives y fait connaître l'École des *Annales* –, permet de tourner une page de l'histoire de l'historiographie péninsulaire¹⁰².

Restent finalement une série d'essais historiques qui nous en apprennent davantage sur l'Espagne du premier ^{XX}^e siècle, sur la « génération de 98 » et sur le parcours personnel de don Ramón, que sur l'Antiquité hispano-romaine ou la haute époque médiévale. Sans doute la principale faille du modèle pidalien tient-elle à ce qu'il ignore la façon dont les Anciens eux-mêmes concevaient leur appartenance à tel ou tel groupe, projetant sur l'Antiquité un système de représentations et des catégories hérité du nationalisme ethnique du ^{XIX}^e siècle : Sénèque et Trajan, avant d'être hispaniques (et à plus forte raison espagnols), ne se sentaient-ils pas citoyens romains ? L'appartenance à un groupe social donné n'était-elle pas plus fondamentale que les identités régionales, provinciale ou ethnique, même si ces dernières avaient leur place au sein de la romanité ?¹⁰³ Un propriétaire foncier ou un simple fermier hispanique avaient-ils la même identité ? La partageaient-ils avec un sénateur d'origine espagnole vivant à Rome ? En faisant abstraction de l'historicité des catégories qu'il utilise, Menéndez Pidal fait appel à une conception statique de l'histoire, cherchant dans le passé des arguments pour mieux préparer l'avenir : *Los españoles en la historia* appartient à une philosophie de l'histoire qui n'a plus sa place dans notre monde postmoderne¹⁰⁴. Nous n'en reten-

¹⁰¹ Le 15 août 1939, ayant atteint l'âge réglementaire, Pidal prend sa retraite. Mais le 20 décembre de la même année, il est dénoncé devant le Tribunal des responsabilités politiques par le professeur de la Faculté de médecine de Madrid, Leonardo de la Peña. Pidal doit attendre le 2 mars 1942 pour que le tribunal l'absolve et lui permette de disposer à nouveau librement de ses biens. Cf. L.E. OTERO Carvajal (dir.), *La destrucción de la ciencia en España. Depuración universitaria en el franquismo*, Madrid, 2006, p. 137-138.

¹⁰² Cf. G. PASAMAR ALZURIA, « Los historiadores españoles y la reflexión historiográfica, 1880-1980 », *Hispania*, 58-1 (1998), p. 13-48 et « Las historias de España a lo largo del siglo XX: las transformaciones de un género clásico », in R. García Cárcel (coord.), *La construcción de las historias de España*, Madrid, 2004, p. 299-381.

¹⁰³ P. J. GEARY, *op. cit.*, chap. 4, « Les Barbares et les autres Romains », notamment p. 85-119.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 198-200 et 219-221. Il serait utile de confronter le regard pidalien à celui que porte le philosophe José Ortega y Gasset sur l'histoire espagnole. Sans que l'on puisse opposer strictement leurs points de vue respectifs, il convient de relever un certain nombre

drons que le message d'espoir atemporel sur lequel se clôt l'essai de 1947, un essai où l'historicité et la subjectivité de l'historien se révèlent aux lecteurs. Négligeant la « psychanalyse existentielle » si chère à Henri-Irénée Marrou¹⁰⁵, Pidal se condamne à « rester prisonnier de l'optique particulière que lui impose, ou du moins lui suggère, sa mentalité personnelle, largement empruntée à la mentalité commune de son milieu et de son temps : souvent, s'il n'y prend garde, il croira penser l'homme en termes de validité universelle alors qu'il ne fait que l'imaginer à travers les formes particulières qu'il emprunte à l'expérience de son temps¹⁰⁶ ». Un jugement que l'on croirait formulé à la lecture de l'œuvre pidaliennne.

Grégory REIMOND

PLH-ERASME (EA 4153)

Pavillon de la Recherche

5, allées Antonio-Machado

F-31058 Toulouse cedex 9

g-p.reimond-pandele@hotmail.fr

de divergences : pour Ortega, les nations ne peuvent pas exister à travers le passé ; elles se forment et vivent à travers un projet d'avenir. L'unité et la cohésion nationale ne sont pas un donné atemporel mais une construction historique permise grâce à l'existence d'un projet mobilisateur. Il se démarque ainsi nettement de l'essentialisme pidalien : « *La "España una" nace así en la mente de Castilla, no como una intuición de algo real – España no era, en realidad, una –, sino como un ideal esquema de algo realizable, un proyecto incitador de voluntades, un mañana imaginario capaz de disciplinar el hoy y de orientarlo, a la manera que el blanco atrae la flecha y tiende el arco* » (J. ORTEGA Y GASSET, *España invertebrada. Bosquejo de algunos pensamientos históricos*, Madrid, 2006, 15^e éd., p. 40). Si Menéndez Pidal cherche dans le passé les preuves d'une unité nationale, pour mieux montrer que l'Espagne contemporaine n'a d'autre choix que d'assumer cet héritage et se fourvoie en promouvant les mouvements régionalistes, Ortega au contraire insiste sur l'historicité de cette construction : l'Espagne résoudra la question des nationalismes périphériques non pas en se tournant vers le passé, mais en se montrant capable de rassembler les différents membres de ce vaste corps autour d'un projet d'avenir.

¹⁰⁵ H.-I. MARROU, *op. cit.*, p. 232.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 144.